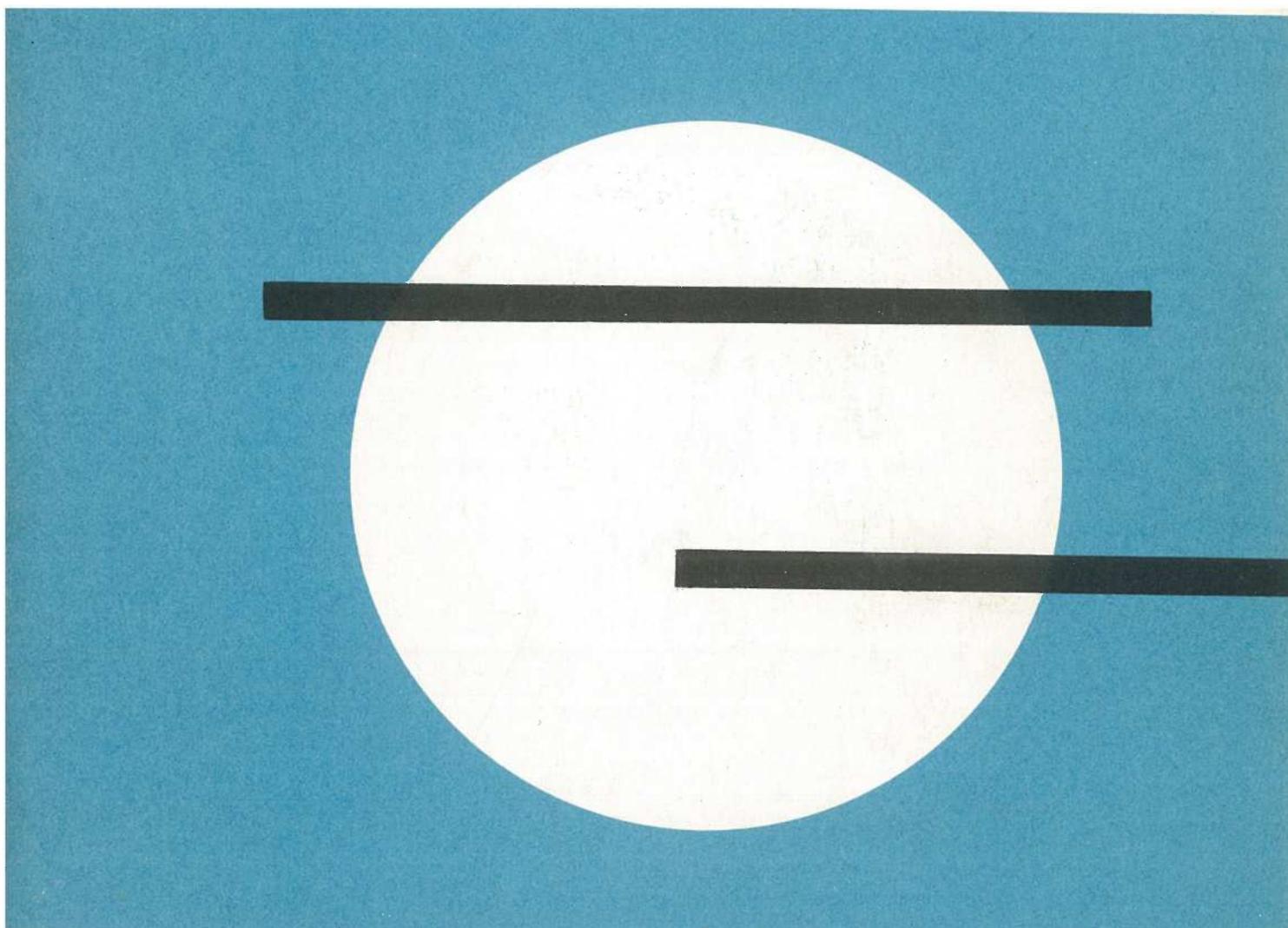


**HUMANITÉ,
NOURRITURE ET BIEN ÊTRE**



**ORGANISATION DES NATIONS UNIES
POUR L'ALIMENTATION ET L'AGRICULTURE**

SECONDE CONFÉRENCE McDOUGALL, 1961

HUMANITÉ,
NOURRITURE ET BIEN ÊTRE

par JOHN D. ROCKEFELLER III

ORGANISATION DES NATIONS UNIES

POUR L'ALIMENTATION ET L'AGRICULTURE - ROME 1961

© FAO 1961

Imprimé en Italie

Internal Printing

AVANT-PROPOS

En octobre 1958, le Conseil de la FAO a décidé d'instituer des conférences en hommage à la mémoire de Frank McDougall (Australie), l'un des fondateurs et des grands serviteurs de l'Organisation. Le discours est prononcé au début de chaque session de la Conférence de la FAO, qui se réunit tous les deux ans. La série a été inaugurée en 1959 par l'historien britannique Arnold Toynbee.

Le Conseil avait précisé que le conférencier devait être une personnalité de réputation mondiale, choisie sans considération de nationalité; la causerie devait se rapporter, directement ou indirectement, aux problèmes mondiaux de l'alimentation et de l'agriculture et au problème de la population et des disponibilités alimentaires mais l'orateur disposerait d'une grande liberté dans le choix du sujet et pourrait exprimer des vues qui ne soient pas nécessairement celles de l'Organisation.

Pour la seconde conférence sur McDougall, le choix s'est porté sur un éminent citoyen des Etats-Unis d'Amérique, John D. Rockefeller III. La Fondation dont il est le président est connue dans le monde entier pour l'aide qu'elle apporte aux pays sous-développés, notamment dans le domaine de l'agriculture. L'Organisation se réjouit du contact établi aujourd'hui avec M. Rockefeller et avec sa Fondation qui, comme la FAO, travaille à améliorer les conditions de vie de l'humanité.



*B.R. Sen
Directeur général*

HUMANITE, NOURRITURE ET BIEN-ETRE

C'est pour moi un grand honneur de me trouver parmi vous aujourd'hui. En m'invitant à donner cette conférence, qui fait partie d'un cycle inauguré par l'éminent historien M. Toynbee, votre Organisation m'accorde une des fonctions flatteuse dont je suis profondément reconnaissant.

Peu d'institutions travaillent aussi efficacement que la vôtre au grand ouvrage de notre époque, la création d'une existence plus pleine et plus riche pour tous les peuples de la terre. C'est là, en vérité, une noble tâche et tous ceux qui s'y consacrent peuvent à bon droit être fiers.

Nous avons noté avec beaucoup de satisfaction que, dans sa récente encyclique, le Pape Jean XXIII exprimait sa "sincère estime envers l'oeuvre, hautement bienfaisante, exercée par l'Organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture" qui "s'emploie à favoriser entre peuples une entente féconde, à promouvoir la modernisation des cultures, surtout dans les pays en voie de développement, à soulager la misère des populations sous-alimentées...".

En me documentant pour préparer cette causerie, j'ai repassé l'histoire de la FAO et de son prédécesseur, l'Institut international d'agriculture, fondé ici même, à Rome, voilà plus d'un demi-siècle. J'ai noté la part importante que Frank McDougall avait prise à la création de la FAO. J'ai admiré le noble idéalisme qui, si manifestement, inspirait et soutenait cet ami du genre humain. Cet idéalisme rayonnant a brillé tout au long des années où le pionnier McDougall militait pour faire comprendre que la Coopération permettrait de mieux nourrir l'humanité.

Quelques années avant la deuxième Guerre mondiale, M. McDougall et ses collègues présentèrent une proposition à la Société des Nations. Ils réclamaient un effort mondial pour assurer à l'homme, en plus grande abondance, les aliments nécessaires à la santé. Cette proposition frappa l'Assemblée et McDougall, hautement conscient de sa mission, put adresser à un de ses collègues un télégramme qui paraphrasait un mot célèbre de l'histoire anglaise: "Nous avons allumé aujourd'hui, par la grâce de Dieu, un flambeau que rien n'éteindra désormais."

Il va de soi qu'une institution aussi importante que la FAO n'est pas l'oeuvre d'un seul homme. En tant que citoyen des Etats-Unis, je suis fier du rôle que le Président Franklin Roosevelt a joué dans la création de la FAO. N'est-il pas vrai que c'est un entretien de McDougall et de Roosevelt à la Maison Blanche qui a eu pour conséquence, en 1943, la Conférence historique de Hot Springs sur l'alimentation et l'agriculture ? Cette Conférence devait mener elle-même à la création d'une organisation internationale permanente, celle qui m'a fait l'honneur de m'inviter aujourd'hui.

Cette conversation de la Maison Blanche nous rappelle que, bien souvent, les actions individuelles, en apparence insignifiantes, peuvent modifier radicalement le cours de l'histoire. S'ils ont assez de volonté et d'application et s'il s'offre à eux une occasion favorable, les individus que nous sommes peuvent exercer une influence profonde sur l'ensemble de la condition humaine. Nous aussi, nous pouvons allumer des flambeaux qui ne s'éteindront jamais. Tous ces flambeaux allumés un à un peuvent éclairer un jour la voie menant à la solution des grands problèmes auxquels le monde doit aujourd'hui faire face.

En m'invitant à prendre la parole, M. Sen vous a rappelé que j'étais président de la Fondation Rockefeller. Comme tel, j'ai pu me rendre compte de la parenté des idéaux qui inspirent votre Organisation et la nôtre. Toutes deux s'efforcent d'atteindre un même objectif, le bien-être de l'humanité dans le monde entier. Je suis sûr qu'aucun de nous ne peut imaginer une tâche plus haute et que, tous, nous considérons le service de l'humanité comme notre grande mission et comme la grande chance de notre vie.

Dans cette noble cause, aucune entreprise n'est plus fondamentale que la vôtre: nourrir adéquatement les milliards d'hommes qui peuplent et qui pleupleront la planète. Vous poursuivez ce travail dans un monde en évolution rapide, sous la pression inexorable d'une population qui s'accroît très vite.

Vous savez quel défi vous devez relever. Aujourd'hui encore, vous ne l'ignorez pas, la moitié de l'humanité est sous-alimentée et dans les régions les plus défavorisées la lutte pour la simple existence est si dure que la très grande majorité de la population est réduite à pratiquer l'agriculture de subsistance, ce qui laisse peu de main-d'oeuvre pour exécuter d'autres travaux dont dépendent le progrès social et

l'expansion économique. Vous connaissez aussi l'implacable progression de la population mondiale, le fait terrifiant que, chaque année, chaque jour, le genre humain, le nombre des bouches à nourrir, continue de grandir de telle sorte que votre tâche, toujours plus pressante, devient une gageure toujours plus difficile à tenir.

Mais, en même temps, quelle belle occasion vous avez de servir l'humanité! Que certaines perspectives sont prometteuses! Tous ceux qui s'entendent aux choses de la terre reconnaîtront que la nature tient encore à notre disposition un vaste potentiel alimentaire. Par exemple, alors que le nombre des espèces végétales connues dépasse 250 000, nous en cultivons 300 environ à l'heure actuelle et 12 plantes fournissent, à elles seules, 90 pour cent des disponibilités alimentaires mondiales. Qui plus est, les travaux scientifiques entrepris pour améliorer ces 12 cultures montrent qu'il est théoriquement possible de doubler ou de tripler les rendements.

Le riz, par exemple, est le plus important des produits alimentaires. Il fournit 80 pour cent des calories à 60 pour cent de la population mondiale et il sert d'aliment de base dans les régions du monde où la pression démographique est la plus forte. Néanmoins, c'est seulement depuis peu que l'on a intensifié et élargi l'étude scientifique de cette plante. Parvenir, comme on l'espère, à doubler les rendements du riz, ce serait monter une contre-offensive importante dans la bataille entre les disponibilités alimentaires et le facteur démographique.

Dans le domaine de l'agriculture classique, on cherche vigoureusement à exploiter le potentiel de la planète. La Campagne contre la faim, organisée par la FAO, attire l'attention sur la nécessité de redoubler les efforts pour assurer en permanence des disponibilités alimentaires adéquates. Cette

Campagne mondiale a pour objet d'éveiller en tous lieux la conscience publique et de faire accepter de bon gré les politiques nouvelles, des sacrifices nouveaux, des actes nouveaux.

Il est réconfortant aussi de voir que les pays d'Extrême-Orient s'attachent de plus en plus à améliorer leur production de maïs. Des statistiques récentes de la Thaïlande nous donnent une idée des résultats que peut produire l'application des techniques agricoles. En 1960, ce pays a exporté 515 000 tonnes de maïs - soit 20 fois plus que les 25 000 tonnes exportées, bon an mal an, entre 1950 et 1954.

Il est encourageant aussi de noter que le Japon produit désormais tout le riz dont il a besoin et que l'alimentation nationale se diversifie progressivement. La protection des cultures et la lutte contre les parasites font également des progrès qui sont d'autant plus importants que les pertes dues aux maladies et aux ennemis des plantes représentent 15 à 20 pour cent de la production végétale du monde entier.

Bien entendu, je suis surtout au courant du programme agricole de la Fondation Rockefeller. Ce programme a débuté en 1943 quand le Gouvernement du Mexique a invité la Fondation à coopérer à l'amélioration de l'agriculture mondiale. Il s'agissait, par un effort concerté de recherche et d'éducation, d'améliorer les principales cultures alimentaires du Mexique. Au cours des dix dernières années, la production agricole de ce pays a augmenté en moyenne de 7 pour cent par an. Dans la même période, la population mexicaine s'accroissait d'environ 3 pour cent par an. Evidemment, ce résultat n'est pas dû à un seul programme ou à une seule organisation, mais l'effort commun de recherche et d'enseignement, en permettant d'améliorer le matériel végétal et les façons culturales et aussi de former des agronomes qualifiés, a notablement facilité les progrès de l'agriculture mexicaine.

Depuis, la Fondation a étendu sa coopération à la Colombie, au Chili et à l'Inde. L'expérience acquise au Mexique nous a permis aussi de mettre au point des projets coopératifs d'amélioration du maïs et du blé intéressant tout un hémisphère ainsi qu'un programme mondial d'amélioration du riz.

Les réalisations actuelles et les possibilités futures de l'agriculture classique nous donnent de sérieux motifs d'espérance. Hors du champ de l'agriculture classique, nous apercevons aussi des promesses dans des domaines encore à peu près inexplorés. La science de la nutrition est encore nouvelle et certains affirment que l'homme pourra plus tard s'assurer la majeure partie de sa subsistance en recourant à des procédés dont nous n'avons même pas une faible idée aujourd'hui. Les algues de la mer seront peut-être un jour la manne de l'humanité. L'agriculture "futuriste" commence à peine : il reste tant à faire dans le domaine de l'agriculture classique!

Mes propos, jusqu'ici, ont été optimistes. Je constate d'ailleurs que presque tous ceux qui travaillent dans ce domaine sont enclins à l'optimisme. "Le grenier mondial est à moitié plein" se dit plus volontiers que le "grenier est à moitié vide". On est fier de ce que l'on a fait, car tout succès diminue le nombre des mal-nourris. On a la volonté de réussir, et nous applaudissons tout ce qui représente un pas en avant. La tâche est nouvelle; le progrès quotidien se mesure au chemin parcouru et non pas à la distance qu'il faut encore couvrir.

Cependant, nous ne devons pas nous laisser aveugler par un optimisme excessif. Nous devons voir aussi les difficultés et les côtés sombres. Le progrès scientifique et technologique en agriculture est de grande conséquence, cela

est vrai. Mais il ne s'accompagne pas de progrès équivalents dans le domaine social et économique, qui est tout aussi important.

Ici, nous voyons de formidables barrières faire obstacle à nos efforts. Voici d'abord la barrière de l'argent. Comment un pauvre cultivateur, tout juste capable d'assurer sa subsistance, pourrait-il se permettre de faire la plus légère mise de fonds pour améliorer sa récolte ? Comment se procurera-t-il les semences, les insecticides, les machines qui lui font si cruellement défaut ? A l'échelon national, comment l'Etat, aux prises avec les difficultés économiques, pourra-t-il lui donner les subsides, les services de vulgarisation, l'assistance technique dont il a besoin ?

Il y a aussi la barrière psychologique, la difficulté de modifier les mentalités individuelles, qui, répétées à des millions d'exemplaires, constituent des types déterminés de civilisation. Comment peut-on persuader l'individu de produire plus qu'il ne consomme ? Comment peut-on obtenir qu'il renonce à des méthodes rudimentaires, vieilles comme l'humanité, pour mettre à l'essai des techniques nouvelles et venues du dehors ? Comment peut-on l'amener à travailler en bonne intelligence avec d'autres hommes qui, parfois, sont pour lui de parfaits étrangers ?

Ces barrières socio-économiques - celles-là et bien d'autres encore - sont bien réelles et nous ne pouvons pas en méconnaître l'existence. Dans nombre de pays, elles sont si formidables qu'à moins d'une diminution du taux de l'accroissement démographique, les plus vigoureux efforts de la science et de la technique risquent de se solder par les résultats suivants : progression trop lente des disponibilités alimentaires par habitant, ou état stationnaire, ou même recul pur et simple.

Pour pouvoir réussir, nous devons d'abord obtenir par un certain travail d'éducation et de persuasion que des centaines de millions d'individus modifient radicalement les habitudes de toute une vie. Il est terrible de songer que nous n'aurons pas seulement à faire produire des aliments. Nous aurons encore à les faire manger! C'est déjà difficile quand il s'agit d'aliments classiques, et ce le sera infiniment plus pour les aliments de l'avenir.

M. Toynbee, dans sa conférence, avait bien posé le problème en disant: "Les hommes d'Etat et les savants doivent accepter le fait brutal que, même s'ils savent comment ces problèmes urgents peuvent être résolus et même s'ils sont unanimes à désirer que les solutions possibles soient mises en pratique, leurs volontés, même unies, ne prévaudront pas avant qu'ils aient pu convertir le reste de l'humanité. Des myriades d'intelligences devront être amenées à prendre des myriades de décisions personnelles difficiles."

Nous venons d'examiner les aspects encourageants et les aspects inquiétants de ce grand problème: comment nourrir les milliards d'individus de la planète. Il est impossible, et il serait même dangereux, de sous-estimer la tâche qui nous attend. Néanmoins, nous devons persister à croire que l'humanité sera capable de façonner le milieu où elle vit et de faire du monde ce qu'elle aura voulu.

Admettons un moment que cette confiance est entièrement justifiée, que l'humanité réalisera l'abondance universelle si longtemps espérée, et qu'un jour personne n'aura plus faim sur la terre.

Admettons tout cela, si vous le voulez bien. Et maintenant, je pose la question: ce résultat, pour grand qu'il soit, suffirait-il à assurer le bien-être de l'humanité, objectif

dernier de notre travail ? Depuis Malthus, nous avons tendance à croire que la solution consiste à établir un sain équilibre entre l'évolution démographique et les disponibilités alimentaires. A la difficile question du "trop" et du "trop peu", cette solution apporte une réponse simple mais trop souvent fausse car elle identifie l'homme à l'animal, la nourriture humaine à l'aliment d'un quelconque bétail. Or, il existe une troisième dimension à laquelle on ne songe pas, un aspect du problème qui touche à l'essence même de la vie humaine. L'homme ne désire pas seulement survivre; il veut vivre.

L'homme est plus qu'un animal. Pour vivre, il n'a pas besoin seulement de pain. Il existe des biens immatériels qui font que la vie mérite d'être vécue. L'un de ces biens est le savoir. Un autre est la satisfaction que procure un loisir bien employé. Il y a aussi la joie tranquille de goûter la nature et l'art, la force inébranlable que donnent les valeurs morales et spirituelles.

Supérieur à toutes les autres créatures, l'homme a des besoins intellectuels, affectifs et spirituels qui découlent de son humanité même. Au plus profond de lui, chaque homme sent la nécessité de s'exprimer, le besoin d'affirmer ou de réaffirmer son individualité, de donner libre cours, parce que telle est sa fantaisie, à ses goûts, à ses talents; de jouer un rôle indiscutablement personnel, si modeste soit-il, dans une aventure créatrice.

Ces besoins de l'homme vont bien au-delà des simples nécessités, des satisfactions biologiques et des ressources matérielles. Ils constituent la troisième dimension dont je parle. Tout homme devrait avoir, par droit de naissance, la possibilité de satisfaire ce genre de besoins. Tout homme

mérite d'avoir au moins une chance de mener une vie satisfaisante, une vie qui ait un sens, au lieu d'être condamné à tenter seulement de survivre.

La volonté de satisfaire ces besoins d'un ordre plus élevé peut être un idéal qui oriente et stimule notre travail. Mais d'abord se présente la tâche difficile de pourvoir aux besoins fondamentaux, immédiats et urgents: nourriture, santé, éducation, secours contre la misère, recherche d'un moyen efficace et acceptable de stabilisation démographique.

La satisfaction de ces besoins fondamentaux est un "préalable" essentiel, un objectif immédiat, une tâche à l'exécution de laquelle vous autres, spécialistes de l'agriculture, participez chaque jour, dans le monde entier. Mais il est essentiel que nous reconnaissons- et je ne saurais trop insister sur ce point - que tous ces besoins fondamentaux alimentation, santé, éducation, progrès économique et stabilisation démographique, sont liés entre eux. Ils doivent être affrontés tous à la fois, comme les éléments d'une même tâche historique et ils doivent être affrontés avec vigueur et avec audace. Le facteur-temps a encore plus d'importance pour la réussite de cet effort.

Pouvons-nous, en tant qu'individus et en tant que représentants de gouvernements ou d'organisations privées, jouer un rôle constructif dans cet effort mondial ? Je suis convaincu que nous le pouvons. Permettez-moi de vous suggérer deux grands domaines ouverts à notre initiative:

Premièrement, dans nos conceptions et dans nos plans, nous devons tenir compte de tous les besoins fondamentaux de l'humanité. Pour rendre notre travail plus efficace, nous devons élargir notre champ de vision et reconnaître que la production alimentaire est seulement l'un des besoins fondamentaux dont j'ai parlé.

Tous, nous devons mieux comprendre de quelle façon ces besoins se lient et s'entremêlent, chacun se prêtant mal à une solution isolée.

Pour illustrer cette inter-relation, je voudrais vous rappeler l'évolution du programme de la Fondation Rockefeller. Créée en 1913, la Fondation s'intéressa d'abord à la santé publique et obtint certains résultats dans ce domaine. Bientôt, cependant, les dirigeants de la Fondation s'aperçurent que les problèmes de santé soulevaient aussi des problèmes de nutrition. En un mot, ils se posèrent la question: à quoi sert-il de donner aux individus, par la suppression des maladies, la possibilité de vivre plus longtemps, si, d'un autre côté, ils sont exposés à mourir de faim? La Fondation fut amenée ainsi à s'intéresser à l'agriculture.

Cependant, si l'on voulait contribuer à assurer le "bien-être de l'humanité dans le monde entier" - comme le disent les statuts de notre Fondation - il ne suffisait pas de pourvoir aux besoins fondamentaux. Les dirigeants comprirent, qu'en outre, il fallait satisfaire des besoins d'un ordre plus élevé - ceux qui constituent la "troisième dimension" dont j'ai parlé. En conséquence, le programme de la Fondation fut étendu au domaine de l'éducation et des arts, en un mot des humanités.

Evidemment, l'action des institutions spécialisées telles que la FAO est restreinte au domaine de leur compétence. Mais les limitations du champ d'action ne doivent pas empêcher les dirigeants d'avoir des vues larges et d'édifier de vastes plans de concert avec leurs collègues.

Ces conceptions et ces plans de grande envergure, exigent une connaissance approfondie des besoins fondamentaux de l'humanité. Dans certains domaines, nous avons déjà en

main les données de fait: votre Organisation est en mesure de réunir et d'interpréter des informations sur l'alimentation et l'agriculture; l'Organisation mondiale de la santé étudie constamment le bien-être physique de l'homme; beaucoup d'organisations publiques et privées peuvent fournir des données sur l'éducation ou sur le développement économique. Néanmoins, notre connaissance des besoins de l'humanité renferme une dangereuse lacune. Je veux parler du fait démographique, qui a une influence capitale sur presque tous les aspects de l'action humaine. Ceci me conduit à vous parler d'un second domaine ouvert à notre initiative individuelle.

Pour pouvoir adopter des conceptions et des plans efficaces, nous devons inviter instamment nos gouvernements à recueillir des données complètes et exactes sur l'accroissement démographique et ses conséquences. Nous avons besoin de ces connaissances de base pour pouvoir réussir véritablement dans notre tâche. En tant que citoyens, nous avons parfaitement le droit de faire valoir cette nécessité à nos dirigeants.

Il est regrettable, sinon révoltant, que l'humanité, aujourd'hui, connaisse si mal un problème aussi essentiel que celui des rapports entre l'accroissement démographique et le développement économique et social. Beaucoup de pays ne sont pas en mesure de calculer l'effectif total de leur population, moins encore de prévoir le taux d'accroissement ou de diminution de cette population et les conséquences des modifications démographiques sur la vie de la nation.

Pourquoi en est-il ainsi? Pourquoi ne disposons-nous pas de données démographiques complètes et soigneusement établies? Il y a manifestement plusieurs raisons: le manque de fonds; le manque de personnel qualifié; les considérations

économiques, religieuses, politiques et militaires. Mais je me demande si, au fond, nous n'avons pas peur de regarder en face les réalités démographiques, comme un homme hésite à consulter le médecin parce que son état de santé pourrait réclamer des décisions et des actes - des décisions qu'il a peur de prendre, des actes qu'il a peur d'accomplir.

Je me demande également si le problème du contrôle des naissances - qui est seulement un des nombreux aspects de la question démographique - n'a pas, dans certains pays, exclu cette question toute entière du domaine des débats publics et de l'examen libre et raisonnable. Je prétends que nous devons nous élever à la hauteur de nos responsabilités. Le monde doit d'abord savoir quel est l'accroissement démographique et quelles en sont les grandes conséquences. Une fois que nous serons parfaitement éclairés, il appartiendra aux responsables de chaque pays de décider s'il y a lieu de stabiliser la population et s'il est possible de trouver à cet effet des moyens acceptables.

Il est regrettable que trop peu de nations - y compris les Etats-Unis - s'acquittent de leurs responsabilités envers leurs citoyens en recueillant des données sur ce problème. Cependant, la connaissance des rapports entre l'accroissement démographique et les aspects multiples de la vie humaine, doit servir de base à des décisions d'une importance capitale, dont chacune peut avoir une grande influence sur notre existence à tous.

Chaque nation a le devoir d'inviter des individus compétents, expérimentés et conscients de leurs responsabilités, à consacrer tout leur temps et toute leur énergie à l'étude des problèmes démographiques et de leurs répercussions à long terme. Il importe également que ces informations soient transmises aux citoyens. C'est seulement à

cette condition que les programmes gouvernementaux, une fois mis au point, seront soutenus par la nation.

Les groupements privés peuvent se rendre très utiles en fournissant des informations, des connaissances spécialisées et du personnel qualifié. Mais les problèmes démographiques sont si vastes, si importants, si ramifiés et souvent si pressants que seul l'Etat, soutenu et inspiré par l'initiative privée, pourra les affronter avec les moyens nécessaires.

Les membres de cette Organisation, parce qu'ils sont les mandataires de leurs gouvernements, sont bien placés pour inciter les dirigeants nationaux à recueillir des données sur le problème démographique. Je vous invite, et très instamment, à le faire.

A mon avis, l'accroissement démographique est, aussitôt après le contrôle des armes atomiques, le problème capital de notre âge. Dans tous les pays, les hommes raisonnables et les dirigeants conscients cherchent avec persévérance le moyen de faire en sorte que les bombes atomiques et les bombes à hydrogène -ces fruits effrayants de l'époque nucléaire - ne servent jamais à détruire l'humanité. Il est évident que ce problème est le plus urgent de notre époque. Et cependant, tout aussi effroyables sont les problèmes à long terme que pose l'expansion rapide de la population humaine. Nous faisons tous des vœux et des prières pour que le monde évite le suicide nucléaire. Mais dans les problèmes que pose l'accroissement trop rapide de la population il y a quelque chose d'inévitable, un caractère de certitude mathématique, une rigueur glacée qui donne le frisson.

La menaçante réalité de l'accroissement démographique va à la traverse de tous les besoins fondamentaux de l'humanité et, plus que tout autre facteur, empêche l'homme de satisfaire ses aspirations les plus élevées.

Les enfants d'aujourd'hui verront, au cours de leur existence, le nombre, la santé, l'éducation et la culture des êtres humains se modifier spectaculairement. Le sens de cette transformation - qui sera le bon ou le mauvais sens - peut fort bien dépendre de vos actes et des miens. Néanmoins, dans nos conceptions et dans nos plans, il arrive souvent que nous n'adoptions pas une perspective assez large. Nous sommes comme des maçons occupés à bâtir un mur, et qui ne s'aperçoivent pas qu'ils édifient une cathédrale. Nous-mêmes et nos pays avons à peine conscience des dimensions et des incidences de la population, dont le développement incontrôlé risque en fin de compte de jeter par terre tout ce que nous construisons.

Il faut donc que notre effort soit concerté et dynamique. Il faut qu'il soit assez vaste, assez généreux pour triompher dans la grande épreuve.

Il faut aussi qu'un juste sens de l'histoire et de ses grandes perspectives nous anime de telle sorte que nous ayons, pour venir à bout de cette épreuve, la force que donne la patience. Une tâche aussi vaste que la construction d'un monde meilleur - d'une vie plus riche pour toute l'humanité - ne peut être accomplie dans l'espace d'une dizaine d'années ou même d'une génération.

Et pourtant, notre génération est celle qui a la chance et l'honneur de commencer cette tâche qui n'avait jamais été entamée auparavant. Cette chance, nous la devons à la clairvoyance d'hommes comme Frank McDougall et au travail de pionnier réalisé par des institutions comme la vôtre.

Que chacun de nous, à sa manière, commence la grande oeuvre, stimulé par l'ampleur même des difficultés, résolu à les affronter patiemment, confiant dans la victoire finale.